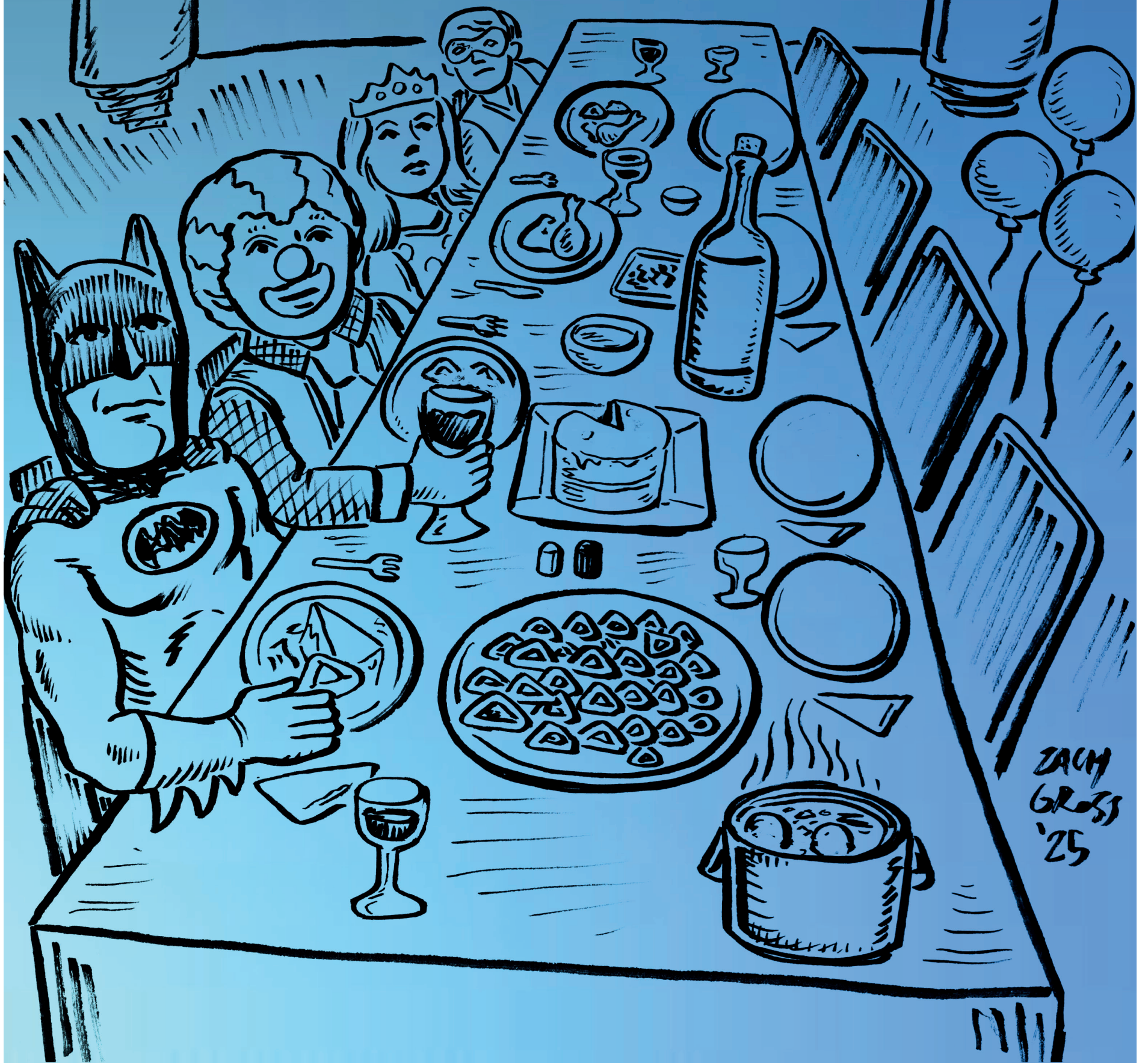


Le Blanc et Bleu

14 Mars 2024



L'identité ébranlée: l'effet émotionnel de la guerre contre les juifs dans la diaspora

Eytan Alboher

Rédacteur

Pour de nombreux Juifs de la diaspora, le 7 octobre n'a pas été seulement une tragédie en Israël, mais un signal d'alarme. Du jour au lendemain, le sentiment implicite d'appartenance au sein de leurs propres communautés a été ébranlé, alors que l'antisémitisme croissant, l'aliénation sociale et même les amitiés étaient mis à l'épreuve. Être Juif est soudainement devenu un aspect déterminant de nos identités, que ce soit parce que nous avons adopté cette notion nous-mêmes ou parce que les autres ont commencé à nous percevoir différemment. Se sentir indésirable ou effrayé en raison de notre identité juive est une conséquence de cette guerre qui est inévitablement réelle. Le conflit n'a pas seulement redéfini les opinions politiques, il a fondamentalement changé la manière dont les Juifs abordent leur vie quotidienne, leurs relations et leur sentiment de sécurité.

Les médias au sein de la communauté juive mettent en lumière des incidents tels que des fusillades dans les yeshivot, des attaques contre des écoles primaires juives, des swastikas défigurant des synagogues, et des cocktails Molotov lancés contre des établissements juifs. Bien que chacun de ces crimes haineux se soit produit à Montréal (certains de manière régulière), les nouvelles semblent rarement sortir de la communauté juive. Bien que ces actes d'antisémitisme soient profondément préoccupants, partager des expériences personnelles avec ceux qui ne font pas partie de la communauté juive peut aider à révéler le soutien qui nous entoure, plus que nous ne le réalisons. Ces attaques représentent une petite portion de la société, et en parlant de nos expériences, nous pouvons aider les autres à mieux

comprendre notre point de vue.

Pour explorer comment naviguer à travers ces défis, j'ai parlé avec plusieurs personnes. Trois d'entre elles serviront de base à cet article: une mère nommée Charlie vivant à Montréal, un ami nommé Andrew qui a récemment fait sa aliyah et s'est engagé dans l'armée israélienne, et un autre ami nommé Ariel qui a déménagé à Montréal en provenance d'Israël après le début de la guerre. Chacun d'eux offre des perspectives uniques sur leurs stratégies d'adaptation, leurs sources de soutien et la manière dont ils répondent au climat actuel.

Depuis le 7 octobre, beaucoup ont ressenti un changement dans leur sentiment de sécurité et d'appartenance, certains ayant vécu ou été témoins d'antisémitisme. Les personnes interviewées mentionnent avoir été confrontées à de l'antisémitisme flagrant, l'une d'elles ayant été physiquement attaquée en plein centre-ville pour être présente à une fête de Pourim, et une autre ayant vu des articles antisémites assignés dans sa classe. Cependant, c'est l'accumulation d'expériences plus subtiles—comme un sentiment constant de malaise, « ressentir clairement de la tension dans les zones urbaines » et « rencontrer de l'antisémitisme sur les réseaux sociaux »—qui les a le plus affectées.

Les relations sociales ont également été affectées. Les personnes interviewées sont en grande partie entourées d'un cercle juif. Cependant, l'absence de contact de la part de leurs amis non-juifs a créé un sentiment d'isolement, renforçant ainsi leur lien avec la communauté juive. Charlie a évoqué une forte pression pour rester engagée dans la crise des otages, soulignant que ce poids émotionnel rend difficile le maintien des relations sociales, car elle a l'impression que cela prend beaucoup de son énergie. Un des interviewés a partagé qu'il avait

même bloqué deux amis non-juifs après qu'ils aient tenté de « l'éduquer » sur la question—lorsqu'il a répondu, ils l'ont laissé en vue. Cependant, les interviewés ont mentionné avoir reçu du soutien lorsqu'ils ont contacté leurs amis non-juifs pour partager leurs sentiments négatifs, et ce n'est que lorsque d'autres les ont approchés qu'ils ont ressenti des critiques.

Minimiser leur identité juive n'était pas quelque chose que les interviewés soutenaient, mais plutôt quelque chose qu'ils ont tous reconnu chez d'autres Juifs. Andrew a mentionné : « Les gens ont l'impression qu'exprimer leur identité est politique, alors pour faciliter leur vie, ils la cachent davantage. » D'un autre côté, d'autres ont aussi remarqué une expression plus affirmée de l'identité juive : « Je pense que les gens réagissent davantage en portant publiquement un collier avec la Magen David. » Il semble que les interviewés transmettent l'idée que, bien que les gens soient de plus

en plus fiers de leur identité juive, ils peuvent ressentir qu'il est plus pratique de la dissimuler dans certaines situations.

Lorsqu'ils parlent de leurs émotions, une grande similitude parmi les jeunes juifs est de ressentir pour les autres juifs autour d'eux, plutôt que de se sentir mal à propos de la guerre elle-même. Un des interviewés a reconnu la tragédie mais a admis qu'il n'a pas eu à y faire face de manière personnelle, se retrouvant plutôt entouré de personnes plus profondément affectées. Andrew a mentionné : « La guerre m'a donné encore plus envie de déménager en Israël parce que voir à quel point cela a affecté le Canada et les gens que je connais m'a donné un grand sentiment de responsabilité et je voulais venir faire ce que je pouvais pour aider », soulignant que sa source de souffrance liée à la guerre avait plus à voir avec les réactions de ses amis et de sa famille qu'avec la guerre elle-même.

Pour Ariel, le fardeau émotionnel était lié à ses amis proches. « Voir mon ami et ce qu'il a dû traverser [avoir un cousin kidnappé] était un véritable tourbillon », a-t-il partagé, décrivant comment la personnalité de son ami est passée d'une attitude joyeuse et souriante à une attitude plus renfermée et sérieuse. « Il ne passait plus de temps avec ses amis ni ne partait en voyage parce qu'il se sentait coupable et voulait attendre que la guerre soit terminée et que son cousin soit de retour. » Au moment où cet article a été écrit, le cousin de l'ami d'Ariel avait été libéré. Un autre ami, Nir, a été déployé à Gaza, au Liban et en Syrie, et l'incertitude quant à sa sécurité était la partie la plus difficile — « ne pas savoir ce qui pourrait arriver ». Plusieurs des autres amis d'Ariel étaient stationnés à Gaza encore plus longtemps, ce qui a intensifié le stress.

Charlie a décrit se sentir impuissante, en colère et coupable—souhaitant agir mais se sentant impuissante à distance. Elle dit : « Je veux toujours savoir ce qui s'est passé ce jour-là. Comment cela a-t-il pu arriver ? Comment n'étaient-ils pas préparés ? Pourquoi

“Bien que ces actes d'antisémitisme soient profondément préoccupants, partager des expériences personnelles avec ceux qui ne font pas partie de la communauté juive peut aider à révéler le soutien qui nous entoure, plus que nous ne le réalisons”

personne n'a-t-il pris ses responsabilités ? » De plus, s'inquiéter des otages et du prix que nous devons payer pour leur retour lui laisse un sentiment de malaise et de préoccupation.

Malgré ces défis, la résilience est venue de sources diverses. Certains ont trouvé de la force dans l'unité de la communauté juive et le soutien des autres communautés. Un interviewé s'est appuyé sur des amis qui lui ont offert de la perspective tout en essayant de rester connecté à sa foi. Ariel, quant à lui, a fait face à la situation en suivant les actualités sans se laisser submerger par elles. Contrairement à de nombreux Israéliens collés à leurs écrans, il a évité de « se noyer dans la tristesse » pour rester ancré.

Tous les interviewés ont ressenti une certaine surprise face à la réaction du monde après

le 7 octobre. Ce qui les a le plus étonnés, ce sont les doubles standards et le refus des personnes aux opinions opposées d'engager une discussion. Un interviewé a été choqué par le soutien mondial envers le Hamas, qualifiant cela de « folie absolue », et a été déçu par les affirmations généralisées de génocide basées sur des sources d'information sélectives. La destruction des affiches des otages a également été un moment d'incrédulité. Un autre interviewé a été agréablement surpris par le nombre d'amis non-juifs soutenant Israël, notant : « Je n'ai pas publié sur d'autres problèmes mondiaux, donc c'était réconfortant de voir des non-juifs publier en soutien à Israël. »

Ariel a été surpris par le fait que de nombreux Juifs en dehors d'Israël n'ont exprimé leur indignation seulement après le 7

octobre, car il estime que des actes de terreur se produisent depuis longtemps et qu'ils auraient dû toujours être une priorité de préoccupation. Cependant, il ne se sent pas responsable d'éduquer les autres, estimant que : « au final, nous [les Israéliens] sommes seuls dans cette situation ». Il considère les efforts excessifs pour prouver la légitimité d'Israël comme inutiles, affirmant : « Le nombre de personnes dans les médias en train de discuter de cela est exagéré », estimant que les observateurs neutres sont noyés sous trop d'informations, ce qui les amène à se désintéresser complètement du sujet. Bien qu'il reconnaisse que les conversations soient appropriées, il trouve que la plupart des voix opposées sont trop fermées, transformant souvent les discussions en arguments. Dans le cadre de l'éducation des autres, Andrew dit : « Personnellement, je ne me sens pas obligé – je veux dire, je vis en Israël. Mais dans la diaspora, je pense qu'il devrait y avoir une meilleure éducation sur la commu-

unauté juive et la communauté musulmane dans toutes les écoles, afin que les gens puissent mieux comprendre le conflit et les cultures. » Un sentiment partagé par les interviewés est que se rendre en Israël et/ou s'impliquer plus directement dans le soutien à Israël est une source de force. Ils ont souligné que lorsqu'ils sont en Israël, leur sentiment d'appartenance se renforce. En revanche, lorsqu'ils sont en dehors d'Israël, partager des expériences personnelles en face à face, plutôt que de publier sur les réseaux sociaux, favorise une plus grande empathie, aidant les autres à mieux comprendre leur perspective et créant des connexions plus fortes avec les personnes qui les entourent. Tous les interviewés s'accordent à dire que les meilleures façons de faire face à la souffrance émotionnelle du 7 octobre et de ses conséquences sont de rester connecté à la communauté, passer du temps avec des amis en personne, limiter l'exposition aux nouvelles et aux réseaux sociaux, et de donner la priorité aux soins personnels.

Étudiants juifs dans les gouvernements étudiants

Boaz Shron

Rédacteur

Rochelle, une ancienne représentante de l'Union des étudiants de Dawson, avait un certain poids dans la voix lorsqu'elle décrivait son expérience dans le gouvernement étudiant.

"On dirait que c'était un malaise social. On aurait dit que lorsque j'étais dans la pièce, chaque personne dans cette pièce était fermement en désaccord avec mon droit à exister", se souvient-elle.

Rochelle, qui a demandé que nous ne divulguons pas son vrai nom, a démissionné de l'UDS après seulement deux semaines en poste. Elle dit que l'environnement antisémite de l'Union rendait son maintien dans l'organisation dangereux. "Il y avait beaucoup de discussions sur la haine d'Israël et des sujets dans les actualités", a mentionné Rochelle.

"Je fermais simplement mon cerveau lorsque j'étais dans les

espaces de bureau partagés."

Les unions étudiantes sont l'un des aspects universels de la vie étudiante au CÉGEP et à l'université. Mais les étudiants juifs les trouvent souvent hostiles à leurs besoins et préoccupations, notamment en ce qui concerne Israël. Elías Manevich, un candidat à deux reprises au poste de représentant des arts à la Société des étudiants de l'Université McGill, a rencontré des problèmes similaires lorsqu'il a eu affaire à la SSMU.

Selon Manevich, la situation antisémite "s'est aggravée au niveau du gouvernement étudiant, car contrairement à l'année dernière, cette année nous avons eu des personnes au gouvernement qui tentaient activement d'aggraver nos vies sur le campus, de restreindre la définition de l'antisémitisme. J'ai décidé, avec un bon ami, Justice Bongiovanni, que nous n'allions pas accepter cela. Nous allons provoquer un changement." Bien que Manevich n'ait pas été élu, Bongiovanni l'a été, en partie grâce au soutien enthousiaste de

la communauté juive de McGill. Manevich considère la participation des Juifs et des alliés dans les gouvernements étudiants comme l'une des nombreuses façons pour les Juifs d'avoir un impact sur le campus. "Les problèmes que nous rencontrons prennent diverses formes", a noté Manevich. "L'un d'eux se manifeste à travers le gouvernement étudiant, et la façon dont nous pouvons nous donner une voix là-bas, c'est de nous présenter, de briguer un poste."

Rochelle voit d'autres méthodes de plaidoyer juif comme étant plus efficaces. Par exemple, être dirigeant dans un groupe étudiant juif nous donne une présence de plaidoyer au niveau gouvernemental qui peut accomplir plus que d'être la seule voix juive dans une union étudiante. Pour elle, il y avait aussi la question de la tokenisation.

"Les gens disaient toujours, 'C'est génial qu'il y ait une représentation juive dans l'Union des étudiants de Dawson.' Mes collègues me disaient toujours

cela, mais cela me semblait dénué de sincérité. On aurait dit qu'ils disaient cela pour pouvoir dire 'L'UDS n'est pas antisémite ; nous avons un Juif dans l'Union.'", se souvient Rochelle.

"Dans ce cas, peut-être qu'il est préférable de ne pas [faire partie du gouvernement étudiant], car alors ils peuvent vous utiliser comme représentation symbolique."

Mais être dans le gouvernement étudiant peut-il avoir un impact positif qui compense cette considération ? Selon Manevich, tout dépend de vos attentes. "Avoir un impact peut signifier beaucoup de choses. Vous savez, durant ce mandat actuel à la SSMU, parmi les personnes élues l'année dernière : aucun des [représentants] qui nous sont favorables, qui nous soutiennent, qui nous comprennent, n'est juif, pas un seul. Pourtant, en parlant avec eux, en leur expliquant les problèmes que nous rencontrons sur le campus, en



expliquant comment [l'antisémitisme] nous blesse en tant qu'étudiants, nous avons obtenu leur soutien, et ils nous ont soutenus."

Être un défenseur juif fort au sein du gouvernement étudiant ne suffit peut-être pas à changer leurs politiques, mais cela peut créer de nouveaux alliés chez les personnes prêtes à écouter.

Laissons la question de l'impact ouverte pour l'instant. Si vous estimez

que briguer un poste au gouvernement étudiant est le meilleur moyen de défendre la communauté juive, l'essentiel est de mobiliser le soutien au sein de cette même communauté.

À Dawson, "Le taux de participation aux élections est généralement si bas, et la communauté juive se présentera pour voter pour vous - généralement, c'est littéralement tout ce qu'il faut pour être élu", conseille Rochelle. En

même temps, nous ne représentons qu'une portion de l'électorat. Il est important que votre plateforme soit attrayante pour les étudiants qui ont d'autres priorités en tête lorsqu'ils se rendent aux urnes. Selon Manevich, votre capacité à être élu "dépend de combien vous pouvez réellement motiver les gens à voter en fonction d'autres enjeux", surtout dans une grande institution comme McGill. Occuper un poste "est difficile, mais c'est faisable."

L'implication des Juifs dans les unions étudiantes est importante ; les universités et les CÉGEPs doivent entendre nos voix au niveau gouvernemental. Il est tout aussi important pour les étudiants juifs qui se présentent aux élections de savoir dans quoi ils s'engagent. Rochelle ignorait l'étendue du problème. "[Être juif dans le gouvernement étudiant] dépend de la tolérance des gens envers le harcèlement, de se sentir en insécurité dans des pièces. Je n'avais pas de tolérance pour cela."

"Qui pourrait vivre ainsi ?":

Comment Vampire Weekend lutte

avec la foi

Ezra Koenig

Contributeur

À mesure que les tragédies s'accumulent et que d'autres se retournent contre nous, il devient plus difficile que jamais de garder foi en Dieu, en croyant qu'il est de notre côté. Ce doute hante les Juifs depuis des siècles ; dans la Torah, la nation d'Israël se plaint continuellement que Hachem les a abandonnés, même après avoir été sauvée encore et encore, en raison du manque de certitude immédiate qu'ils surmonteront leur prochain obstacle. Prenez le péché des espions, où 10 individus convainquent une nation d'environ trois millions de personnes que la terre de Canaan est inattaquable. Ils se lamentent en disant qu'ils étaient mieux en Égypte, ne laissant aucune place à la foi en un Dieu qui les a pourtant

sortis de cette même terre quelques années plus tôt. Nous pouvons critiquer leur manque de vision, mais aussi comprendre leur état d'esprit : lorsque les chances semblent insurmontables, tout semble sombre jusqu'à ce que l'obstacle soit réellement surmonté. De nos jours, dans une époque où les miracles semblent de plus en plus rares, la communauté juive mondiale lutte avec ce principe clé du judaïsme : lorsque Dieu semble invisible, comment puis-je continuer à croire ?

Cette question est soulevée par le chanteur-compositeur Ezra Koenig du groupe indie Vampire Weekend. Bien moins audacieux et légèrement moins prétentieux que leur nom ne le laisse penser, Koenig et ses compagnons produisent des chansons avec une large gamme de styles musicaux et de thèmes lyriques. Mais sur leur épopée de 5 minutes intitulée "Ya Hey", le leader du groupe fait face à ce même dilemme. S'adressant

à Dieu lui-même, Ezra lui rappelle qu'il perd ses adeptes dans ce monde, alors que "Zion doesn't love you / And Babylon don't love you", assimilant le désenchantement de la communauté juive à l'incrédulité de ses ennemis. Koenig, comme la plupart des Juifs, cherche à briser cette barrière : "Dans l'obscurité de cet endroit / Il y a l'éclat de ton visage." Dans les moments les plus sombres, Dieu est plus attirant que jamais. Bien que sa présence ne soit pas totalement manifeste, la "lueur" reste, un rayon d'espoir symbolique que le reste de l'image de Dieu apparaîtra ensuite.

Cependant, même cela peut ne pas suffire pour Koenig. Dans le refrain étrange de la chanson, le chanteur a une conversation en va-et-vient avec une voix distordue, pitchée à la manière d'un tamia, qui ne répond pas de manière cohérente. Alors qu'il crie "à travers le feu et les

flammes", la réponse est un "yah hey" déformé, répété dans différentes tonalités, mais jamais plus clairement. La réponse semble d'abord être du charabia, mais en y regardant de plus près, les mots "yah hey" ressemblent à la translittération chrétienne classique du nom propre de Hachem dans la Torah, "Yahweh". Dieu prononce son nom pour que Koenig puisse l'entendre, mais il ne parvient pas à se connecter pleinement à la façon dont il est délivré. Sa confusion se transforme en frustration, alors qu'il exige : "Tu ne dis même pas ton nom / Seulement, 'Je suis celui qui suis' / Mais qui

**"Malgré ses
meilleurs efforts
pour voir l'histoire de
la rédemption
continue des Juifs
par Yahweh, il ne
peut encore voir que
Yah Hey."**

pourrait vivre ainsi ?" Koenig, cherchant des réponses dans une mer d'incertitudes, ne peut même pas obtenir la certitude qu'un pouvoir supérieur est présent, étant même privé de Son nom. Après tout, si Dieu est là pour lui, pourquoi ne peut-il pas obtenir une réponse claire à la question la plus fondamentale du monde ?

Ces paroles font directement allusion à la parasha Shemot, où Moïse est introduit à Hachem à travers le buisson ardent, servant de feu et de flammes métaphoriques. Bien que Moïse devient le seul prophète à parler avec Dieu "face à face", sa première interaction est enveloppée de mystère. Ici aussi, Dieu révèle son nom comme "אֱלֹהֵי אֲשֶׁר אֲהִיָּה", ou "Je suis celui qui suis", avec des instructions pour dire aux Juifs que son nom est simplement "אֱלֹהֵי", ou "Je suis". Non seulement Moïse se retrouve avec un surnom, mais la nation de croyants théoriques n'en obtient que la moitié de ce que Moïse reçoit. Moïse est insatisfait de cette réponse, et bien que Hachem utilise fréquemment son vrai nom par la suite, Moïse continue de douter de la foi des Juifs et de sa propre capacité à agir

en tant que messenger de Dieu. Puisque sa première impression de Dieu est floue, il faut toute la série suivante de plaies, de miracles et de l'Exode pour convaincre le peuple et Moïse que le pouvoir de Dieu mérite d'être cru. Même ainsi, les deux parties connaissent des moments d'infidélité tout au long de leur voyage vers la future terre d'Israël, les deux étant exclues de la destination finale en raison de leurs doutes : Moïse frappant le rocher et la nation croyant aux espions malveillants.

Koenig voit les doutes de ses ancêtres et cherche à jouer sa main différemment : "Et je ne peux m'empêcher de sentir / Que j'ai commis une erreur / Mais je laisse aller / Yah hey." Il ne veut pas répéter la perte de foi qui a tourmenté sa nation pendant des milliers d'années, mais il trouve toujours difficile de faire ce changement, comme il le rappelle avec ces deux derniers mots. Malgré ses meilleurs efforts pour voir l'histoire de la rédemption continue des Juifs par Yahweh, il ne peut encore voir que Yah Hey. Mais il termine le refrain - et la

chanson - en criant "Yah Hay / Ut Deo" lui-même, les derniers mots étant à peu près traduits par "comme un Dieu" du latin. Même si Dieu lui-même donne une réponse confuse, Koenig s'y accroche quand même, cherchant à se connecter avec ce qui lui semble encore impossible à comprendre. "Yahweh, comme un Dieu" - ce n'est peut-être pas exactement ce qu'il avait demandé, mais il fera avec. Les voix angéliques en arrière-plan lorsqu'il termine la chanson martèlent le message, comme si les cieux étaient vraiment ouverts pour quelqu'un qui tend la main vers Dieu de toutes les manières possibles.

Le peuple juif s'est à la fois radicalement unifié et divisé au cours des dernières années. Alors que des communautés de tous horizons se connectent pour surmonter l'adversité, des individus se sentent plus perdus que jamais. J'invite ceux qui luttent avec la foi à rejoindre Vampire Weekend pour mettre de côté un instant la vue d'ensemble. Acceptez les difficultés plutôt que de les laisser vous abattre davantage. Une fois cela fait, vous pourrez accepter un "Yah Hey", même si votre but ultime est "Yahweh".



Vampire
Weekend

Amitiés

Sara Hamaoui

Correspondante en Israël

L'article d'aujourd'hui sera un peu différent que d'habitude. Cet article est une ode à l'amitié. Plus précisément, aux amitiés inattendues, mais pourtant essentielles.

Quand j'ai fait mon aliyah, j'étais seule. Bien sûr, j'ai de la famille ici qui a été un soutien incroyable pour moi, mais en ce qui concerne les amis, j'étais pratiquement seule. Quelques filles de mon séminaire avaient fait aliyah quelques années auparavant, mais elles étaient toutes à des étapes de vie très différentes de la mienne. Personne d'autre ne faisait le sherut leumi, alors je suis arrivée dans mon appartement et à mon travail seule. En gros, j'ai commencé cette nouvelle phase de ma vie avec personne d'autre que moi-même.

Après seulement quelques mois, je peux dire en toute confiance que j'ai noué des amitiés pour la vie avec des personnes uniques que je n'aurais jamais rencontrées autrement. Je vis dans un appartement avec 5 autres bnot sherut solitaires internationales. Honnêtement, si je les avais rencontrées dans n'importe quelle autre circonstance, je ne pense pas que nous serions devenues amies. Ce ne sont pas le genre de personnes vers qui je suis normalement attirée, et pourtant, ce sont certaines de mes amitiés les plus fortes en raison de la situation dans laquelle nous nous sommes retrouvées.

Nous avons tous fait aliyah par nous-mêmes, et nous cherchons simplement une famille et une communauté. Étant donné qu'il nous manque cela en ce moment, nous l'avons trouvé les unes dans les autres. Les filles avec lesquelles je vis sont devenues une sorte de famille pour moi. Quand je rentre chez moi après une journée difficile, je sais qu'elles m'attendent. S'il y a un problème dans l'appartement, nous savons que nous pouvons en discuter comme des adultes, car nous comptons les uns sur les autres.

Avec ces filles, ce que nous avons en commun ou d'où nous venons n'a pas d'importance. Une famille trouvée est spéciale, et nous l'avons trouvée ici. Rien ne rapproche les gens plus que des expériences partagées.

D'un autre côté, les filles de mon travail sont un autre type de système de soutien pour moi. En tant que bat sherut, j'ai été placée dans un travail où je travaille uniquement avec des Israéliens. Au début, c'était difficile. Il y avait les différences culturelles, la barrière de la langue, et bien d'autres choses qui rendaient nos interactions compliquées. Mais ensuite, après quelques semaines, nous avons commencé à remarquer à quel point nous ressemblions toutes.

Sherut Leumi offre tellement d'opportunités différentes que chacun a le choix de faire quelque chose qu'il veut vraiment et sincèrement faire. Cela

signifie que l'on finit par travailler avec des personnes qui partagent des idées similaires. Je travaille dans une ferme, ce qui signifie que tout le monde là-bas a une grande passion pour la nature et la culture de la terre. Nos valeurs fondamentales s'alignent parfaitement, et cela se manifeste de nombreuses façons intéressantes, mais cela signifie également que nous avons un point de connexion. Grâce à cette connexion, nous avons commencé à combler le fossé culturel, et ils ont commencé à m'enseigner.

« Sara, pour être vraiment israélienne, tu dois faire ça », est devenue la phrase la plus fréquemment utilisée au travail. Ils ont pris comme mission de m'aider à m'intégrer, en m'enseignant l'hébreu chaque fois que c'était possible et en me montrant des subtilités de leur culture auxquelles je n'aurais jamais eu accès autrement. C'est grâce à eux et à eux seuls que ma transition vers la vie israélienne a été aussi luide. Chaque jour, ils me disent combien ils sont fiers de moi, et à quel point il est impressionnant que j'ai tout quitté pour poursuivre un but plus élevé. Ils

m'inspirent à continuer et à travailler sur moi-même et sur mon avenir ici. Ce sont mes plus grands soutiens. Les Israéliens sont impressionnés par les personnes qui font aliyah, et les avoir derrière moi est tout ce dont j'ai besoin pour ne jamais abandonner.

Je ne pense pas pouvoir exprimer correctement à quel point cela m'a façonnée de me faire des amis israéliens si rapidement après être descendue de l'avion. J'ai été plongé dans un océan et non seulement ils m'ont attrapée, mais ils m'ont appris à nager. Maintenant, je sais que si nous devons un jour nous séparer, je serai bien, parce qu'ils m'ont aidée à créer une base pour moi ici.

Aussi longtemps que je vivrai, je serai reconnaissante envers les personnes que j'ai rencontrées au début de mon aliyah. Tant mes colocataires que mes co-bnot sherut sont devenues des éléments essentiels de mon expérience ici, et je me considère vraiment comme l'une des personnes les plus chanceuses au monde de les avoir rencontrées.

Si quelqu'un a peur de partir seul quelque part, souviens-toi de ceci : lorsque tu choisis l'endroit où tu veux vivre, travailler ou étudier, tu choisis le monde dans lequel tu veux entrer. Et quel que soit le monde que tu choisis, il y aura des gens qui, à un moment donné, ont fait le même choix que toi. Cela te liera plus que tout le reste, et tu ne seras jamais seul tant que tu suis ce qui te passionne vraiment et te remplit de satisfaction.



Art par: Zach Grosss

La semaine prochaine, nous célébrerons Pourim, une fête juive joyeuse, au cours de laquelle un jeûne est programmé, suivi le lendemain de la lecture du Livre d'Esther (également connu sous le nom de Megilat Esther). L'histoire remonte au 5e siècle avant notre ère, sous l'Empire perse, qui était le plus puissant de son époque, couvrant plus de 127 provinces, de l'Inde à la Nubie. Bien que ce soit une fête joyeuse, Pourim commémore la survie des Juifs face à Haman. Le roi perse, Assuérus, avait approuvé le plan de Haman visant à exterminer tous les Juifs à travers l'Empire.

Pendant mon enfance, j'adorais cette histoire car, malgré le début tragique, je connaissais déjà la fin heureuse. J'étais inspirée par Esther, une femme simple qui risquait sa vie à plusieurs reprises et cachait son identité juive jusqu'au bon moment pour la révéler et sauver son peuple. J'étais inspirée par Mardochee, qui refusait de se plier devant Haman et restait fidèle à ses valeurs tout en étant un bon homme pour la société perse. Je ne comprenais pas la haine de Haman envers les Juifs et la facilité avec laquelle le roi permettait un tel décret horrible. En grandissant, je me demandais si le Livre d'Esther était une histoire ou de l'Histoire. Maintenant que je suis étudiante à l'université et que j'ai commencé un programme de premier cycle quelques mois avant l'attaque du 7 octobre, cette question n'a plus d'importance. Les défis et les préoccupations auxquels les protagonistes de Pourim ont fait face se sont répétés tout au long des moments les plus sombres de l'histoire juive.

En tant que Juive ayant grandi dans la diaspora, être juive était un point de fierté. Cependant, cela n'était pas partagé par les autres. Comme beaucoup d'autres, j'ai appris à être respectueuse, à être une bonne personne et à faire de mon mieux pour contribuer positivement à la société. Depuis l'école primaire, j'avais un seul rêve : entrer à l'Université McGill, cette institution académique anglophone d'élite qui représente le chemin vers la connaissance et la découverte ; rejoindre une communauté d'individus motivés par la curiosité. J'ai persévéré dans ce rêve tout au

Qu'est-ce qu'il faut pour être un héros ? Réflexions d'une Juive de la diaspora

Sasha Bouskila

Contributrice

long de mes études au Cégep, travaillé dur et été acceptée à McGill. Lorsque j'ai reçu l'invitation pour la semaine d'initiation, également connue sous le nom de Frosh, j'ai sauté sur l'occasion, croyant que je finirais par me connecter avec la communauté de McGill. J'ai fait des amis, tellement que les notifications pour les demandes d'amitié ne s'arrêtaient pas. En termes modernes, "je me sentais intégrée". Ma vie semblait parfaite, et je mettais des autocollants de McGill partout où je pouvais, fière de l'institution dont je faisais désormais partie. Puis, tout a changé. Le 7 octobre, j'étais présente à la synagogue pour une autre fête juive joyeuse lorsque j'ai entendu la nouvelle que des citoyens israéliens avaient été massacrés. Jusqu'alors, Israël avait été attaqué tellement de fois que nous n'étions pas sûrs de la gravité de la situation. Ce n'est qu'à la fin de la fête que nous avons ouvert nos téléphones pour apprendre la terrible nouvelle, les massacres, les otages et les victimes innocentes. La communauté et les amis étaient certains que le monde entier accuserait et dénoncerait les actes horribles de ce jour-là. Au fond de moi, je croyais avec certitude que l'Université McGill et toute institution occidentale condamneraient ces actes de terreur et mettraient fin aux protestations pro-palestiniennes répétées sur le campus et à travers Montréal. Rien de tout cela ne s'est produit. En majorité, ce que nous avons obtenu, c'est le silence. Le silence des institutions. Le silence face aux manifestations violentes. Au mieux,

un murmure de condoléances lors de veillées organisées pour ceux perdus le 7 octobre. Un voyage douloureux vers la redéfinition de mon rêve, la reconnexion avec mon identité et le renouement avec la communauté juive mondiale a commencé.

Quel a été le point de rupture ? Après des manifestations violentes répétées, comme le déversement de peinture rouge sur les fenêtres du bâtiment des affaires Desautels, j'ai atteint mon point de rupture, celui de non-retour. C'était le 13 février 2025. En classe, je me suis assise près d'une fenêtre et je n'ai pas pu m'empêcher de fixer, choquée, la peinture de couleur rouge sang. Je ne pouvais pas me concentrer, car mes pensées se heurtaient dans ma tête, me demandant pourquoi et comment la société en était arrivée à un tel niveau de violence légitimée. Soudain, un camarade a argumenté que cet événement ne valait pas plus qu'Israël commettant un génocide contre les Palestiniens. J'étais abasourdie et je ne pouvais plus tenir. Ce jour-là, devant quatre femmes québécoises et françaises pro-palestiniennes, je leur ai demandé d'expliquer pourquoi soutenir la Palestine signifiait également être complètement contre Israël. Pourquoi fallait-il que ce soit tout ou rien, et dans ce cas, Palestiniens ou Israéliens ? Nous avons débattu pendant une heure et demie, et j'ai réalisé que nous faisons référence aux mêmes événements mais à travers des

trismes différents. Par exemple, leur affirmation selon laquelle Israël était l'instigateur du 7 octobre, que l'attaque au beeper était un crime de guerre, et qu'Israël avait tué des leaders arabes importants pour mieux contrôler le Moyen-Orient. À mesure que les arguments et les répliques s'accumulaient, nous avons plongé dans le sens plus profond de toute cette mascarade. Une femme a exprimé son inquiétude concernant les Palestiniens n'ayant aucune chance face à Israël, un État volé et contrôlé par les Juifs, les personnes les plus riches du monde. En effet, pour assurer le contrôle international, les Juifs étaient partout et restaient proches des États-Unis. À ce moment-là, j'ai pris une pause pour respirer. Cet argument était manifestement antisémite, et les quatre m'ont regardée, complètement inconscientes ou peut-être indifférentes à la question. Je leur ai enfin demandé : "Disons qu'Israël cède aux Palestiniens ; où placeriez-vous les Juifs et assureriez-vous leur sécurité ?". Elles ont répondu : "Tu sais, tout le monde ne peut pas être satisfait." À ce moment-là, j'ai compris ce qu'elles voulaient dire et que toute conversation supplémentaire était inutile.

Pourquoi partager mon expérience universitaire et pourquoi ici ?

Les Juifs ont atteint la grandeur après avoir vécu des voyages douloureux dans des ténèbres profondes, la solitude et le désespoir. Le Livre d'Esther, qu'il ait réellement eu lieu ou non, représente une allégorie pour de nombreux moments répétés dans l'Histoire juive de résilience et d'héroïsme incarnés par des gens "personne". Les événements tragiques se déroulant en Israël s'immiscent dans la vie des Juifs de la diaspora qui vivent chaque jour avec un cœur douloureux et entendent à peine des murmures de soutien de la part des autres.

Pourquoi Pourim est-il célébré comme une fête joyeuse alors qu'il commémore la tentative d'extermination des Juifs ? Cette contradiction reflète le pouvoir de

résilience des Juifs dans les moments difficiles et nos cœurs invincibles, accrochés à l'espoir. Theodore Herzl, un journaliste polonais incroyablement réputé et une légende à Vienne, a commencé à rêver d'une terre juive, l'État d'Israël, en 1897. Ce rêve était une réaction à la dégradation militaire humiliante du lieutenant-colonel français Dreyfus en 1895. Dreyfus servait sa patrie et se considérait comme français avant d'être juif. J'imagine que ceux qui l'ont accusé à tort d'être un espion et un traître lui rappelaient qu'il était juif avant

d'être français. Lorsque le Juif de la diaspora oublie lentement ses racines, les autres s'assurent qu'il ait un réveil brutal. À travers mon voyage douloureux d'un rêve brisé, je me suis reconnectée à mes racines et il semble que je ne sois pas la seule. Combien ont fait leur Alyah, ont rejoint une cause israélienne, ont intégré un club juif et ont décidé de porter un symbole malgré le fort rejet que cela engendre souvent ? Je suis l'une de ces étudiantes et de ces employés qui ont choisi d'agir en tant qu'héroïnes de l'histoire de

Pourim. Je fais partie des gens "personne", et ensemble, nous sommes devenus un "quelqu'un" fort. Les moments les plus sombres révèlent la grandeur de notre peuple, chaque individu étant un héros dans sa vie quotidienne. Lorsque nous avons tendance à oublier, d'autres veilleront à ce que nous nous souvenons.

Cette semaine, bien que le Livre d'Esther ait été lu maintes fois, cette année, il sonnera différemment. C'est une histoire d'espoir, de force, de résilience, d'unité, de persévérance et

d'identité. Si un enfant me demande si l'histoire de Pourim et ses protagonistes ont existé, je trouve enfin une réponse. Je ne sais pas si les protagonistes qui vivaient au 5e siècle avant notre ère ont existé. Mais tout au long de l'Histoire juive, il y a eu un Haman et un Assuérus, mais il y a aussi eu une Esther et un Mardochee. Alors, en regardant les étoiles dans le ciel et en laissant la chaleur du bonheur englober nos préoccupations, l'enfant observera cette communauté de gens "personne" se transformant en une et, avec un verre à la main, s'écriera joyeusement, "L'Chaim !" – "À la vie!".

Yom Kippur avec Costumes

Emmanuel Sorek

Editeur Dvar Torah

La semaine dernière, nous avons lu la parasha de la Torah détaillant les vêtements du Cohen Gadol (Grand Prêtre) pour son service dans le Mishkan (Tabernacle). Chaque vêtement, ainsi que ses composants spécifiques, avait une fonction distincte. Un de ces éléments était les clochettes en or tissées dans l'ourlet de la robe du Cohen Gadol. Ces clochettes annonçaient sa présence avant qu'il ne s'approche de D-ieu, tout comme le fait qu'on ne s'approche pas d'un roi sans annonce préalable.

De manière similaire, un moment clé dans l'histoire de Pourim tourne autour du courage d'Esther en s'approchant du roi Achashvérosh sans y avoir été invitée. À cette époque, même la reine risquait la peine de mort pour une telle transgression. Pourtant, Esther a défié cette norme dans son effort pour démanteler le complot de Haman et sauver le peuple juif.

Il est intéressant de noter qu'il y a un jour dans l'année où le Cohen Gadol ne portait pas les clochettes en or ni ses vêtements colorés habituels: Yom Kippour. À la place, il revêtait un vêtement entièrement blanc. Étant donné que les clochettes servaient à annoncer l'approche du Cohen Gadol vers D-ieu, il

“Hachem est dans notre milieu, donc à Pourim, nous nous débarrassons encore davantage des conventions de la vie quotidienne”

semble curieux qu'elles soient omises le jour de Yom Kippour, le jour le plus saint de l'année, lorsque le Cohen Gadol entre dans le Saint des Saints, se rapprochant ainsi de D-ieu. Ne serait-ce pas le moment le plus approprié pour annoncer sa présence ?

Rabbeinu Bachaye explique que l'état spirituel exceptionnel du peuple juif lors de Yom Kippour permet au Cohen Gadol de se passer des formalités des clochettes. Dans nos propres vies, ce concept est facilement compréhensible: les amis proches n'ont pas besoin de se serrer la main à chaque rencontre, et les membres de la famille n'ont pas besoin de demander la permission pour des choses simples comme prendre de la nourriture dans le réfrigérateur. Il existe une compréhension implicite que ces formalités sont inutiles entre ceux qui partagent un proche lien. De même, lors de Yom Kippour, D-ieu nous invite dans Son sanctuaire le plus intime, laissant la porte ouverte afin que nous puissions entrer sans formalités.

L'Arizal enseigne que la sainteté de Yom Hakippourim est Ki (comme) Pourim. Cela signifie que la sainteté de Pourim est similaire à, et peut-être même plus grande que celle de Yom Kippour. Hachem est dans notre milieu, donc à

Pourim, nous nous débarrassons encore davantage des conventions de la vie quotidienne. Nous nous déguisons, buvons plus que d'habitude et échangeons des paniers de nourriture. Si Esther n'avait pas « brisé les règles », le peuple juif aurait pu faire face à une catastrophe. En célébrant Pourim de manière festive et informelle, nous imitons le courage d'Esther et acceptons l'invitation de Hachem à nous rapprocher de Lui à travers la joie, le rire et la convivialité. C'est un rappel que, même de manière inattendue, nous pouvons trouver une connexion spirituelle profonde.

Purim Sameach!



Art par: Zach Grosss

L'impact des mouvements de jeunesse sionistes sur le succès d'Israël -- passé et présent

Valeria Montes Rabinovich

Contributor

Le début du XXe siècle a apporté de nombreux changements à la communauté juive dans le monde entier. Après le premier congrès sioniste en 1897, le mouvement sioniste a commencé à gagner plus de terrain jusqu'à ce qu'Israël obtienne son indépendance en 1948.

Mais revenons quelques années en arrière. Une partie particulièrement importante de la renaissance de l'actuel Eretz Yisrael en tant que patrie juive a été l'aliyah qui s'est produite de 1882 à 1948. Les gens qui sont venus en Israël, principalement d'Europe de l'Est, étaient les pionniers qui ont fondé le mouvement des kibboutzim et, finalement, les villes modernes d'Israël comme Tel Aviv-Yafo. « Mais qui étaient ces gens exactement ? » vous demandez peut-être. Eh bien, je suis heureux que vous demandiez, parce qu'ils ont beaucoup plus en commun avec nous, les jeunes juifs d'aujourd'hui, que vous ne pourriez l'imaginer.

Nombre (mais pas tous, bien sûr) des personnes arrivées en Israël avant son indépendance lors des premières aliyot (surtout la seconde Aliyah) étaient des jeunes aux idéaux forts, issus des nombreux mouvements de jeunesse sionistes fondés en Europe

dans les années précédentes. Bien que ces mouvements aient des idéologies politiques variées, certains étant plus orientés vers le socialisme et d'autres vers le conservatisme, ils avaient pour objectif commun de revitaliser la terre d'Israël et d'y rétablir un foyer juif fondé sur les idéaux du dur labeur agricole. Les membres de ces groupes de jeunes sont à l'origine de la création de nombreux kibboutzim originaux qui existent encore aujourd'hui.

Bien que ces mouvements soient peu mentionnés au sein de la communauté juive nord-américaine, nombre d'entre eux sont également actifs aujourd'hui, et la plupart le sont même en Israël. Ce constat nous amène à deux réflexions importantes :

La première est que les mouvements de jeunesse sionistes ne constituent pas (et n'ont jamais vraiment constitué) une part importante du paysage juif nord-américain. Certains ont suggéré que cela s'explique par le fait qu'ils ont été remplacés par des mouvements de jeunesse qui se sont contentés de mettre l'accent sur le judaïsme pur et simple, sans se mêler de politique. Mais la raison en est, à mon avis, que les Juifs d'Amérique du Nord se sentaient généralement en sécurité et stables dans leur pays et, tout en soutenant

majoritairement l'idée d'un foyer juif, ne jugeaient pas nécessaire de la défendre activement comme plan B au cas où les choses tourneraient mal (parce qu'ils pensaient que cela ne se passerait pas mal).

Malheureusement, nous constatons aujourd'hui que la situation ici n'est pas aussi radieuse que nos arrière-grands-parents l'auraient cru.

“Il nous appartient de continuer à défendre l'existence d'un pays qui, même s'il ne disparaît pas, a besoin de notre soutien pour continuer à prospérer”

La deuxième piste que nous pouvons explorer à partir de cette affirmation est de réfléchir au message que nous pouvons tirer du fait que des mouvements qui prônent l'existence d'Israël sont actifs dans un Israël déjà établi. Y a-t-il une leçon à en tirer ? Je le crois.

À première vue, il peut paraître étrange de penser qu'il existe des mouvements qui prônent l'existence d'un pays qui existe déjà depuis près de 80 ans, dans ce même pays. Mais les événements récents nous ont montré l'importance de ce type d'activisme. Après les événements du 7 octobre et la résurgence de l'antisémitisme qui a suivi, nombreux sont ceux qui remettent en question la légitimité d'Israël et son droit non seulement à se défendre, mais aussi à exister. Nous avons également constaté que le Canada et les États-Unis ne sont pas les havres de paix que nous pensions autrefois pour notre communauté, soulignant l'importance des Juifs nord-américains.

Nous devons nous impliquer non seulement dans les mouvements religieux et culturels, mais aussi dans les mouvements sionistes, même si ce n'est pas ce que nos communautés ont traditionnellement mis en avant. Il est également important de noter que nous avons maintenant compris que, lorsqu'il s'agit de défendre Israël, nous ne devons pas compter sur des personnes extérieures à notre communauté.

Il nous appartient de continuer à défendre l'existence d'un pays qui, même s'il ne disparaît pas, a besoin de notre soutien pour continuer à prospérer.



Dévoiler l'antisémitisme incontrôlé à l'Université de Waterloo

Emmy Rubin

Redactrice-en-chef

Au début de l'été 2024, une vague de campements pro-palestiniens a ravagé de nombreuses universités nord-américaines. Au Canada, ces campements ont été dénoncés avec acharnement, notamment sur des campus prestigieux comme l'Université de Toronto et l'Université McGill. Cependant, l'un des campements les plus longs et



les plus nocifs survenus sur des campus universitaires canadiens a été largement ignoré : celui de deux mois à l'Université de Waterloo. À partir du 13 mai 2024, le campement pro-palestinien installé sur l'espace vert de l'Université de Waterloo, à côté de la Maison des diplômés (que les manifestants ont surnommée la « Maison de

Gaza »), était plus qu'une simple érection nauséabonde et profane : c'était un monument à l'antisémitisme systémique qui imprègne tous les aspects de la vie universitaire.

Bien qu'il soit devenu courant d'entendre des histoires d'étudiants juifs et sionistes harcelés depuis les tentes des campements – crachats, cris, agressions physiques, etc. – à l'Université de Waterloo, le harcèlement antisémite engendré par les campements a atteint des niveaux alarmants. Ce qui distingue le harcèlement subi par la communauté juive de l'Université de Waterloo de celui des autres campus canadiens est sa ressemblance troublante avec le type d'antisémitisme généré dans les années précédant l'Holocauste. Un exemple de cet antisémitisme était les affiches arborant les mots « L'impérialisme sioniste se faufile à travers les frontières » au-dessus de l'image d'un serpent noir, la gueule grande ouverte pour montrer ses dents de missiles israéliens, éparpillées sur le campus. Le serpent, autrefois un élément essentiel de la propagande antisémite au début du XXe siècle, était désormais détourné par les organisateurs et les participants du campement de l'Université de Waterloo pour illustrer leur haine des sionistes sur le campus. En regardant

attentivement, on pouvait distinguer des étoiles de David dans les yeux du serpent et des symboles de dollar sur sa queue. Mais si la plupart des Juifs sont sionistes, et qu'un Juif est un serpent, et donc un sioniste, pouvez-vous déceler l'antisémitisme ?

À l'instar des campements plus connus qui se déroulaient à travers le pays à cette époque, les agitateurs anti-israéliens de l'Université de Waterloo ont également profité d'une journée de blocage de bâtiments. Le 18 juin 2024, les participants au campement ont occupé Needles Hall, où devait se tenir une réunion du conseil d'administration. Non seulement le personnel a été empêché d'assister à la réunion et les professeurs ont été empêchés d'accéder à leurs chambres et bureaux, mais les étudiants de l'Université de Waterloo, dont plusieurs juifs, n'ont pas pu passer leurs examens de mi-session. La question qui s'est posée à la communauté juive de l'Université de Waterloo après que des étudiants juifs se soient vu interdire l'accès à l'éducation, que des affiches antisémites aient été placardées sur le campus et que des juifs, dont un rabbin Habad, aient été harcelés en plein jour, était la suivante : pourquoi personne ne fait rien ?

Le 24 juin 2024, l'Université de

Waterloo a intenté une action en justice pour 1,5 million de dollars contre les principaux organisateurs et participants du campement. Le document de 28 pages, rédigé par le conseiller juridique de l'université, détaille chaque perturbation causée par le campement, tous les dommages causés aux biens du campus et les efforts déployés par



l'université tout au long du campement pour tenter de parvenir à une entente à l'amiable, chaque tentative étant repoussée avec plus de violence et d'incitation à la violence. Cependant, ce que la communauté juive de l'Université de Waterloo n'a pu s'empêcher de remarquer à la lecture de la plainte, c'est l'absence de responsabilité à

laquelle les plaignants seraient confrontés pour leurs actes antisémites. Plus consternante encore était l'absence totale de toute mention de l'antisémitisme perpétré par les membres du campement.

Si l'amende de 1,5 million de dollars prévue par la poursuite de l'université a atteint son objectif de démanteler le campement le 7 juillet 2024, le succès s'est arrêté là. Immédiatement après le démontage des tentes et l'évacuation des lieux, au lieu de condamner des acteurs clés comme Nicholas Sarweh et Amir Hamadache pour leurs actes de violence des deux mois précédents, l'Université de Waterloo a abandonné la poursuite, balayant ainsi le montant de 1,5 million de dollars et tout souvenir de leur malaise face aux activités antisémites qui se déroulaient sur son propre campus. Les manifestants pro-palestiniens, quant à eux, considèrent cette débâcle comme une victoire plutôt que comme une perte, écrivant dans leur publication Instagram de fin de campement : « Notre campement a toujours été une tactique, l'une des nombreuses à notre disposition pour faire aboutir nos revendications. La stratégie pour y parvenir doit être multidimensionnelle et adaptable aux conditions du moment. » Alors que les événements se succèdent, il semble que les agitateurs anti-israéliens et pro-palestiniens de l'Université de Waterloo tiennent parole. Bien qu'ils n'aient plus de campement, ils intègrent lentement mais sûrement WUSA, le conseil étudiant de l'Université de Waterloo. Des équipes entières de candidats, comme « Team Horizon », sont composées d'anciens participants du campement, basant toute leur

campagne sur leur position envers Israël. À l'heure actuelle, il n'y a qu'un seul étudiant juif au sein de WUSA.

La communauté juive de l'Université de Waterloo, se sentant privée de la justice qu'elle attendait du procès intenté par l'université, a tenté de monter son propre procès. Cependant, dès que la communauté anti-israélienne a eu vent de la situation, elle a immédiatement commencé à divulguer l'identité de chaque personne qu'elle soupçonnait d'être impliquée. Lorsqu'on leur demande comment les étudiants juifs comptent lutter contre l'injustice du rejet de la poursuite et l'antisémitisme persistant à l'Université de Waterloo, la réponse la plus fréquente est le désir de « se lever ». « Pendant le campement », a déclaré un étudiant,

« il n'y avait pas de Hillel ni d'AVI sur le campus pour défendre leurs droits. Mais il y avait toujours de la soupe. »

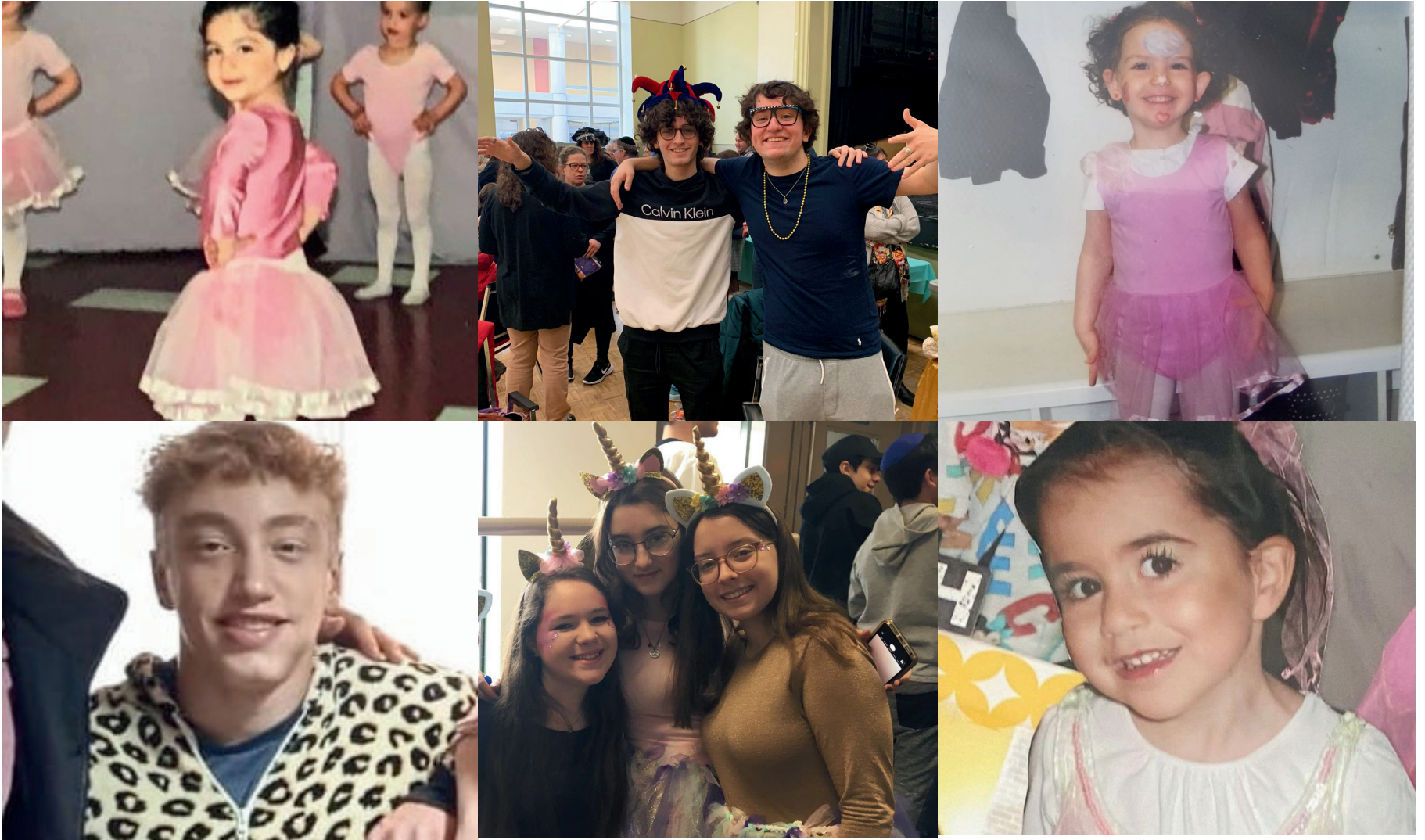
Bien que les étudiants juifs de l'Université de Waterloo ne disposaient pas des ressources nécessaires pour lutter contre l'antisémitisme comme le faisaient des universités comme UBC, U of T ou McGill, leur communauté grandissait. De nombreux étudiants reconnaissent que l'épreuve du campement et ses conséquences ont été « douces-amères ». L'antisémitisme qui les a fait se sentir en danger sur le campus les a également poussés à rechercher la sécurité au sein de leur propre communauté, ce qui a fait que 130 personnes ont assisté aux dîners de Shabbat, soit un nombre considérablement plus élevé d'étudiants juifs qu'auparavant.

Même si la foule pro-palestinienne de l'Université de Waterloo a gagné sa bataille contre l'université, les étudiants juifs n'abandonnent pas – ils ne font que commencer.

“Même si la foule pro-palestinienne de l'Université de Waterloo a gagné sa bataille contre l'université, les étudiants juifs n'abandonnent pas – ils ne font que commencer”



via @occupyuwaterloo



Joyeux Pourim de la part de l'équipe du Blanc et Blue!



**FEDERATION
CJA**

L'UN POUR L'AUTRE
FOR ONE ANOTHER

Bénéficiaire de la
Fédération Appel juif
unifié